dor an II (27 juillet 1794), défendre les membres de l'ancien comité de Salut public. Il dénonça, à la même époque, quelques districts du département du Var, qui, selon lui, nommaient des fugitifs à toutes les places, et il fit donner ordre d'arrêter en Corse le général Paoli. Toutes ces démarches ne le garantirent pas lui-même des dénonciations. En 1795, il fut accusé d'avoir été un des instigateurs de la révolte jacobine qui avait eu lieu le 20 mai à Toulon, et on le décréta d'accusation. L'amnistie, qui rendit peu de temps après à la société tous les terroristes détenus, lui apporta aussi la liberté. Il alla alors reprendre à Toulon sa première profession de marchand de draps. Mais, en 1816, il fut exilé de France quand la loi sur les régicides fut votée. Il passa alors en Afrique et s'arrêta à Tunis, où il séjourna jusqu'à ce que ses amis le fissent revenir. De retour en France, en 1818, il y mourut l'année suivante.

ESCUDIER (Marie et Léon, dit les **frères**), éditeurs de musique et musicographes, dont le nom doit figurer dans l'histoire artistique contemporaine, nés à Castelnaudary, le premier en 1819, le second en 1821. Après avoir fondé à Toulouse un recueil littéraire intitulé le *Gascon*, et un journal politique, la *Patrie*, qui eurent la durée éphémère de ces sortes de publications en province, les deux frères vinrent à Paris, en quête de la fortune et de la célébrité. A leur arrivée, Léon prit des leçons de musique de M. Bazin, alors élève au Conservatoire, pour s'adonner à la critique musicale, vers laquelle le portait son inclination. En 1838, MM. Escudier fondèrent la *France musicale*, publication périodique qui, grâce à leur activité, prospère encore aujourd'hui, et dans laquelle ont paru quantité d'articles sérieux fort remarqués, sur les hautes questions artistiques et les grands compositeurs, tant anciens que modernes, de toute école et de tous pays. Attachés, dès leur début, à la rédaction du *Bon sens*, de la *Revue du dix-neuvième siècle*, de la *Revue du Nord* et du *Monde* (journal de M. de Lamennais et de Mme Sand), ils furent plus tard (de 1850 à 1858) chargés de la chronique musicale du *Pays*, où ils ont fait remarquer leur plume incisive, mais parfois passionnée. Quelque temps après la fondation de la *France musicale*, ils établirent une maison de commerce de musique, et s'attachèrent à la publication des œuvres de Verdi, dont ils soignent et entretiennent la réputation avec un zèle peut-être exagéré. En 1860, les deux frères se séparèrent : Léon choisit le magasin de musique, et Marie eut, pour sa part, la direction de la *France musicale*, à laquelle il est resté attaché.

On doit à ce publiciste les œuvres didactiques et biographiques dont les titres suivent : *Etudes biographiques sur les chanteurs contemporains, précédées d'une Esquisse de l'art du chant* (1840); *Dictionnaire de musique d'après les théoriciens, historiens et critiques les plus célèbres* (1844); *Dictionnaire de musique théorique et pratique*, avec préface d'Halévy (1854); *Rossini, sa vie et ses œuvres* (1854); *Vies et aventures des cantatrices célèbres, précédées des Musiciens de l'Empire et suivies de la Vie anecdotique de Paganini* (1856).

ESCUDO, île de la mer des Antilles, à environ 15 kilom. de la côte méridionale de Veragua, par 9° 6′ 24″ de lat. N. et 83° 54′ 30″ de long. O. Elle est fort basse, et recouverte de cocotiers et d'autres arbres. Elle est entourée de bancs de sables et de graviers qui s'étendent jusqu'à 8 kilom. dans la mer. On ne peut en approcher qu'au S. et au S.-O., où se trouvent d'excellents ancrages, parfaitement abrités contre les vents du nord.

ESCUINAPA, petite ville du Mexique, province de Cinaloa, sur la route d'Acaponeta à Culiacan; 2,500 hab.

ESCUINTLA, ville de l'Amérique centrale, dans la république de Guatemala, à 57 kilom. N.-O. de Guatemala, sur le Michatoyat; 3,500 hab., Indiens en grande partie. Cette ville fut, pendant la confédération de l'Amérique centrale, le chef-lieu d'une province de son nom; elle est encore aujourd'hui le chef-lieu d'un district de l'Etat de Guatemala.

ESCULAPE s. m. (è-sku-la-pe — du nom d'*Esculape*, le dieu de la médecine). Fam. Médecin : *Un* ESCULAPE *de village*. V. l'article suivant.

— Par ext. Personne ou chose qui guérit ou prétend guérir un mal quelconque : *L'âge est l'*ESCULAPE *de l'amour. Les* ESCULAPES *sociaux n'ont su jusqu'ici qu'aggraver ce double mal.* (Fourier.) *Le cuisinier de génie est l'*ESCULAPE *de la digestion.* (Raspail.)

— Astron. Nom de la constellation du Serpentaire.

— Erpét. Nom d'une espèce de couleuvre, ainsi dite parce que la figure du dieu de la médecine est toujours accompagnée d'un serpent.

ESCULAPE, personnage mythique dont on peut supposer l'existence au XIIIe siècle av. J.-C., en interprétant les traditions homériques, qui ne le représentent jamais comme un dieu, mais comme le plus grand médecin de son siècle. Avec le temps, son caractère humain disparut, et il prit place dans l'Olympe grec comme fils d'Apollon et dieu de la médecine. Voici sa légende mythologique, telle qu'on la trouve dans les poëtes. Il était fils d'Apollon et de Coronis, de la famille des Lapithes, et vint au monde sur le mont Tithion, près d'Epidaure. Elevé par le centaure Chiron, il en apprit la connaissance des simples, la médecine et la chirurgie. Il suivit les Argonautes à la conquête de la Toison d'or, les guérit de toutes leurs maladies, et ressuscita, à son retour, Tyndare, Capanée, Glaucus, Hymenæus, Lycurgue, les Prætides, Orion, les Phinoïdes, ceux qui étaient morts à Delphes, et enfin Hippolyte, qui venait de périr victime de la perfidie de Phèdre. Mais, en arrachant ainsi des victimes à l'empire des morts, il dépeuplait le royaume de Pluton, qui s'en plaignit à Jupiter. Foudroyé par le maître des dieux, Esculape fut placé parmi les constellations sous le nom de *Serpentaire*. Il avait à Epidaure un temple fameux. Le coq et le chien, symboles de la vigilance, le serpent, emblème de la prudence, lui étaient consacrés. Les prêtres d'Esculape, qui se prétendaient ses descendants, sont connus sous le nom d'*asclépiades*. Ils formaient une corporation sacrée et avaient leurs principaux centres à Cnide et à Cos. La connaissance de la médecine, considérée comme un mystère sacré, se transmettait parmi eux de père en fils et par initiation. Hippocrate sortait de cette caste, et sa plus belle gloire fut d'avoir arraché la science du corps humain aux prêtres et aux sanctuaires, pour en faire le patrimoine de tous.

Nous avons dit plus haut que le serpent figurait parmi les attributs d'Esculape; nous croyons, toutefois, que cet animal était moins l'emblème de la prudence, si nécessaire aux médecins, qu'un souvenir de la forme adoptée par ce dieu dans une circonstance solennelle. Ovide (*Métam.*, liv. XV) raconte, en effet, qu'Esculape se métamorphosa en serpent pour se porter au secours de Rome ravagée par la peste. Les Romains, ayant consulté l'oracle d'Apollon, en reçurent pour réponse que la présence du fils de ce dieu pouvait seule mettre un terme à leurs maux. Ils se rendirent donc à Epidaure, où Esculape leur apparut en songe.

« Romains, ne craignez rien, je quitterai mon temple;
Je vous suivrai. Voyez se plier en rampant
Autour de mon bâton ce mystique serpent :
Sous sa forme, demain, sachez me reconnaître. »
Plus auguste, plus grand, tel qu'un dieu doit paraî-
[tre,
Il dit, et disparaît. A peine le soleil
Eut ramené le jour et chassé le sommeil,
Tout le peuple, incertain du parti qu'il doit prendre,
Au temple d'Esculape en foule va se rendre,
Le priant d'annoncer par des signes certains
S'il préfère à ces bords les rivages latins.
La prière finie, un sifflement terrible
Annonce de ce dieu la présence visible.
Il se montre en serpent, et du temple ébranlé
La voûte, les autels, les portes ont tremblé.
Superbe, émaillé d'or, le serpent se déroule,
Dresse son col d'azur, s'arrête et sur la foule
Promène ses regards rayonnants de fierté.
Le peuple devant lui recule épouvanté.
Ceint d'un bandeau de lin, symbole d'innocence,
Le pontife a du dieu reconnu la présence.
« C'est le dieu, c'est lui-même; adorez et priez.
Et toi, fils d'Apollon, qui nous vois à tes pieds,
Sois-nous propice encor sous ta forme nouvelle;
Sois l'appui, le salut de ton peuple fidèle. »
La prière sacrée est répétée en chœur,
Et le Romain s'y joint de la voix et du cœur.
Le dieu-serpent l'exauce; il siffle, et de sa crête
Il hérisse l'écaille en inclinant sa tête.
Sur les degrés du temple il glisse, et pour adieux
Trois fois vers le parvis il retourne les yeux.
De là, parmi les fleurs qu'on sème sur sa trace,
En cercles redoublés il roule, il s'entrelace;
Il traverse la ville, il marche vers le port.
Arrivé sur le môle, il s'arrête, et d'abord
Du peuple qui le suit semble bénir la troupe,
S'élance du rivage et monte sur la poupe.

Le vaisseau emporte alors Esculape en Italie, où il choisit son séjour dans une île formée par le Tibre :

Là, le dieu d'Epidaure, élancé du vaisseau,
A choisi son asile et son temple nouveau;
Et, reprenant ses traits, sa présence céleste
Délivre les Romains du fléau de la peste.

S'il faut en croire Demoustier (*Lettres à Emilie sur la mythologie*), Esculape, malgré sa science divine, aurait fait assez mauvaise figure parmi nos docteurs modernes :

Il ne marchait point escorté
D'un leste et brillant équipage;
Il ignorait le doux langage
Des Nestors de la Faculté.
Il parlait sans point, sans virgule;
On comprenait ce qu'il disait,
Et, pour comble de ridicule,
Presque toujours il guérissait.

Et le malin poëte continue, après avoir rapporté que Jupiter frappa Esculape de la foudre pour le punir des cures qu'il faisait :

Sa colère se signala
Par ce châtiment exemplaire.
Nos docteurs, depuis ce temps-là,
N'ont jamais eu peur du tonnerre.

Le nom du dieu de la médecine a passé dans le langage familier comme synonyme de médecin, de chirurgien.

Dans *Monsieur de Pourceaugnac* (acte Ier, scène II), le premier médecin dit au second : « Un *esculape* comme vous, consommé dans notre art... » Voici d'autres applications :

« Le docteur Bouvart, ayant été appelé par le grand aumônier Dubois, celui-ci lui dit qu'il souffrait comme un damné : « Quoi! déjà, » monseigneur? » reprit le malin *esculape*. »

Il fallut revenir au gîte,
Mander un médecin bien vite,
Et choisir le premier venu;
Car dans ma sphère infortunée,
Avec un mince revenu,
Point n'ai d'*esculape* à l'année.
L'abbé DE MORVEAU.

— Iconogr. Dans les monuments antiques, le dieu de la médecine est ordinairement représenté sous les traits d'un homme d'un âge mûr, au visage doux et tranquille; sa barbe et sa chevelure sont longues et bouclées; ses épaules et sa large poitrine sont nues; ses pieds sont chaussés de sandales; son bras s'appuie sur un bâton noueux; un serpent — son attribut distinctif — s'enroule tantôt autour de ce bâton, tantôt autour de l'une de ses mains, ou, quelquefois, se dresse à ses côtés. La gravité et la noblesse de son visage le font un peu ressembler à Jupiter. Certains monuments le représentent avec une couronne de laurier et montrent à ses côtés un coq ou des chiens, symboles de la vigilance. Sur une médaille de P. Licinius Valerianus, il est figuré assis, présentant de la main droite une patère à un serpent qui est devant lui, et s'appuyant de l'autre main sur une massue semblable à celle d'Hercule. Une pierre gravée antique, du musée de Florence, nous le montre entouré de ses attributs ordinaires, mais jeune, sans barbe, et ayant la tête couverte d'une sorte de bonnet garni de cheveux, coiffure dont les anciens faisaient souvent usage pour se préserver des intempéries des saisons. Le musée du Vatican possède plusieurs statues antiques d'Esculape : l'une d'elles le représente également sans barbe, appuyé sur un long bâton autour duquel s'enroule le serpent; quelques archéologues supposent que cette figure est le portrait de quelque médecin célèbre dans l'antiquité, et peut-être celui d'Antonius Musa, qui, au moyen de l'hydrothérapie, guérit Auguste d'une grave maladie; on sait que ce prince témoigna lui-même sa reconnaissance en faisant élever des statues à son médecin. Le musée des Offices possède aussi deux intéressantes statues d'Esculape : l'une d'elles se distingue par le caractère noble et sévère de la tête, la vérité et la simplicité du style de la draperie; on pense que cette figure était primitivement groupée avec une autre statue, probablement celle d'Hygie, fille d'Esculape. Il existe plusieurs groupes complets de ces deux divinités : il y en a un au Louvre, un autre au Vatican. Ce dernier musée possède, en outre, un bas-relief antique où sont figurés Esculape et Hygie près d'un autel. Un autre bas-relief de marbre blanc, trouvé à Athènes, et qui a fait partie des célèbres galeries Choiseul et Pourtalès, nous montre Esculape et Hygie placés sur un lectisterne, près d'une table couverte de fruits et de gâteaux, vers lesquels se dirige un serpent. Le dieu, à demi couché, tient de la main droite une patère et de la gauche une couronne, tandis que sa fille, assise à ses pieds, ouvre une boîte, remplie sans doute de préparations salutaires. Sur la gauche, et en dehors de l'édicule qui renferme ces deux divinités, est sculptée une très-petite figure d'homme, qui doit être celle du donateur de cet ex-voto. Une statuette antique de bronze, qui a figuré dans la galerie Pourtalès, représente Esculape jeune, couronné de corymbes, assis et jouant de la double flûte sur le mont Tithion, en Epidaurie : telle est du moins l'explication donnée par deux savants antiquaires, MM. de Clarac et Panofka. Esculape est encore représenté assez fréquemment accompagné de Télesphore, dieu qui présidait à la convalescence.

Plusieurs artistes modernes ont peint ou sculpté des figures d'Esculape ou des scènes dans lesquelles ce dieu joue le principal rôle. Nous citerons une statue de marbre exécutée par Canova à ses débuts; une statue de Duret, exposée au Salon de 1808, et intitulée : *Esculape rendant Hippolyte à la vie;* une fresque de Pocetti, à Florence (hospice des Enfants-Trouvés), dont le sujet est *Esculape tâchant de rendre la vie à un enfant* qu'il tient dans ses bras, etc. Un artiste de l'école de David, Gautherot, a eu la singulière idée de peindre un *Esculape vaccinant Vénus;* ce chef-d'œuvre... d'anachronisme a été vendu, en 1827, au profit des Grecs victimes de la guerre de l'Indépendance.

ESCULAPIES s. f. pl. (è-sku-la-pî). Antiq. rom. Fêtes qu'on célébrait à Rome en l'honneur d'Esculape.

ESCULATE s. m. (è-sku-la-te — rad. *esculine*). Chim. Sel produit par la combinaison de l'acide esculique avec une base.

ESCULENCE s. f. (è-sku-lan-se — rad. *esculent*). Sapidité : *Chaque substance a son apogée d'*ESCULENCE. (Brill.-Sav.) *C'est la gastronomie qui fixe le point d'*ESCULENCE *de chaque substance alimentaire, car toutes ne sont pas présentables dans les mêmes circonstances.* (Brill.-Sav.) ‖ Inus.

ESCULENT, ENTE adj. (è-sku-lan, an-te — lat. *esculentus;* de *esca*, nourriture). Comestible; sapide : *Les huiles douces ne sont* ESCULENTES *qu'autant qu'elles sont unies à d'autres substances.* (Brill.-Sav.) *Le goût est le sens par lequel nous apprécions tout ce qui est sapide et* ESCULENT. (Brill.-Sav.) ‖ Inus.

ESCULINE s. f. (è-sku-li-ne — du lat. *æsculus*, sorte de chêne à glands comestibles). Chim. Substance tirée des marrons d'Inde.

— Chim. Le fruit des marronniers d'Inde renferme une matière particulière qui en a été extraite par Tromonsdorf et par Canzonieri. Cette matière a été appelée *esculine* ou *bicolorine*, à cause de ses propriétés opalisantes, très-manifestes, par exemple, dans l'infusion d'écorce de marronnier. Elle est amère, insoluble dans l'eau froide, plus soluble dans l'eau bouillante et dans l'alcool. M. Mouchon a reconnu qu'elle possède des propriétés fébrifuges très-prononcées; elle a donné des résultats satisfaisants dans le traitement des névralgies périodiques. On l'administrait à la dose de 2 grammes pris en deux fois dans un peu d'eau sucrée. Dans quelques cas où le sulfate de quinine reste inactif, l'*esculine* produit des effets très-marqués. Il semble que cette substance soit réservée à un certain avenir en cas de rareté de la quinine.

ESCULIQUE adj. (è-sku-li-ke — rad. *esculine*). Chim. Se dit d'un acide extrait des marrons d'Inde : *Acide* ESCULIQUE. V. SAPONINE.

ESCUMEL s. m. (è-sku-mèl). Bot. Syn. de COULEMELLE.

ESCUNTENANGO, petite ville du Mexique, province de Chiapa, à 32 kilom. de San-Christobal, sur le Rio-Grialva, dans une vallée étroite, au pied des Cordillères; 2,000 hab.

ESCURIAL (L'), en espagnol *el Escorial*, bourg d'Espagne, province et à 38 kilom. N.-O. de Madrid, sur le versant S.-E. du Guadarama et sur le chemin de fer de Bayonne à Madrid; 2,000 hab. Fabrication de chocolat; élève de bétail. Ce bourg se divise en deux parties : l'une nommée l'*Escorial de abajo* (Escurial d'en bas), l'autre l'*Escorial de arriba* (Escurial d'en haut); le chemin de fer du Nord, venant de Madrid, a une station contiguë à l'*Escorial de abajo* et distante de 2 kilomètres environ du monastère.

Ce monastère, que les Espagnols ont appelé la huitième merveille du monde, fut fondé en 1563 par le roi Philippe II, en commémoration de la victoire de Saint-Quentin, gagnée sur les Français par l'armée espagnole, le 10 août 1557, jour de la fête de saint Laurent. En l'honneur de ce saint, auquel on le consacra, l'édifice fut bâti sur un plan disposé en forme de gril. Il occupe, par conséquent, la surface d'un rectangle dont les grands côtés ont une longueur de 207 mètres, et les petits une longueur de 156 mètres. Le manche du gril est figuré par l'habitation royale, qui se détache à angle droit de l'un des grands côtés; les pieds sont représentés par des tours carrées de 58 mètres d'élévation, bâties aux quatre angles. L'intérieur de l'édifice comprend onze cours carrées, séparées par des bâtiments transversaux qui sont censés figurer les barreaux de l'instrument du martyre. Le monument tout entier est bâti en granit jaunâtre. Sa construction, qui coûta 60 millions de francs, exigea vingt-deux ans de travaux (1562-1584); les architectes furent successivement Jean-Baptiste Monnegro, de Tolède, Jean Herrera et François de Mora; le frère Antoine de Villacastin aida aux travaux de distribution intérieure.

Ce monument colossal s'élève dans un paysage inculte et sauvage. « L'effet, de loin, est très-beau, a dit M. Th. Gautier; on dirait un immense palais oriental : la coupole de pierre et les boules qui terminent toutes les pointes, contribuent beaucoup à cette illusion. Avant d'y arriver, l'on traverse un grand bois d'oliviers, orné de croix bizarrement perchées sur des quartiers de grosses roches de l'effet le plus pittoresque; le bois traversé, vous débouchez dans le village, et vous vous trouvez face à face avec le colosse, qui perd beaucoup à être vu de près, comme tous les colosses de ce monde. » Le spirituel écrivain ajoute : « Je suis excessivement embarrassé pour dire mon avis sur l'Escurial. Tant de gens graves et bien situés, qui, j'aime à le croire, ne l'avaient jamais vu, en ont parlé comme d'un chef-d'œuvre et d'un suprême effort du génie humain, que j'aurais l'air, moi, pauvre diable de feuilletoniste errant, de vouloir faire de l'originalité de parti pris et de prendre plaisir à contrecarrer l'opinion générale; mais pourtant, en mon âme et conscience, je ne puis m'empêcher de trouver l'Escurial le plus ennuyeux et le plus maussade monument que puissent rêver, pour la mortification de leurs semblables, un moine morose et un tyran soupçonneux. Je sais bien que l'Escurial avait une destination austère et religieuse; mais la gravité n'est pas la sécheresse, la mélancolie le marasme, le recueillement n'est pas l'ennui, et la beauté des formes peut toujours se marier heureusement à l'élévation de l'idée. L'Escurial est disposé en forme de gril. Cette invention bizarre, qui a dû gêner beaucoup l'architecte, ne se saisit pas aisément à l'œil, quoiqu'elle soit très-visible sur le plan, et si l'on n'en était pas prévenu, on ne s'en apercevrait assurément pas. Je ne blâme pas cette puérilité symbolique dans le goût du temps, car je suis convaincu qu'une mesure donnée, loin de nuire à un artiste de génie, l'aide, le soutient et lui fait trouver des ressources, auxquelles il n'aurait pas songé; mais il me semble qu'on aurait pu en tirer un tout autre parti. Les gens qui aiment le « bon goût » et la « sobriété » en architec-

ture doivent trouver l'Escurial quelque chose de parfait, car la seule ligne employée est la ligne droite, le seul ordre, l'ordre dorique, le plus triste et le plus pauvre de tous. Une chose qui vous frappe d'abord désagréablement est la couleur jaune-terre des murailles, que l'on pourrait croire bâties en pisé, si les joints des pierres, marqués par des lignes d'un blanc criard, ne vous démontraient le contraire. Rien n'est plus monotone à voir que ces corps de logis à six ou sept étages, sans moulures, sans pilastres, sans colonnes, avec leurs petites fenêtres écrasées qui ont l'air de trous de ruche. C'est l'idéal de la caserne et de l'hôpital. Le seul mérite de tout cela est d'être en granit; mérite perdu, puisqu'à cent pas de là on peut le prendre pour de la terre à poêle. Là-dessus est accroupie lourdement une coupole bossue, que je ne saurais mieux comparer qu'au dôme du Val-de-Grâce, et qui n'a d'autre ornement qu'une multitude de boules de granit. Tout autour, pour que rien ne manque à la symétrie, l'on a bâti des monuments dans le même style, c'est-à-dire avec beaucoup de petites fenêtres et pas le moindre ornement. Ces corps de logis communiquent entre eux par des galeries en forme de ponts, jetées sur les rues qui conduisent au village... »

Ces critiques sont parfaitement fondées. L'aspect de l'Escurial est froid, monotone, nullement artistique, quels qu'aient été les efforts de l'architecte pour relever cette masse, ce Léviathan de granit, par quelques colonnades. Les détails disparaissent dans l'immensité de la construction.

La façade principale de l'édifice regarde l'occident; elle est formée de blocs énormes, au transport desquels ont été employés des chars spéciaux traînés par quarante paires de bœufs. Elle est percée de 366 ouvertures et présente trois portails de proportions monumentales. La grande entrée, formant un avant-corps de 38 mètres de largeur, est décorée de deux ordres d'architecture : il y a huit colonnes doriques à l'ordre inférieur et quatre colonnes ioniques à l'ordre supérieur (M. Th. Gautier n'avait sans doute pas remarqué celles-ci); des niches ont été pratiquées dans les entrecolonnements. Au milieu de l'ordre supérieur est une statue en pierre de saint Laurent, tenant un livre de la main gauche et un gril en bronze doré dans la droite; cette statue a 4 mètres de hauteur. La façade orientale est rompue par un avant-corps considérable figurant en plan le manche du gril, et occupé par la demeure royale, qui s'élève derrière l'église. Les deux autres façades ne présentent pas de saillie : celle du sud, par laquelle l'œuvre fut commencée, est percée de 296 ouvertures disposées en quatre étages; celle du nord ne compte que 180 ouvertures. L'édifice entier offre extérieurement 15 portes et 1,110 fenêtres.

L'intérieur de l'Escurial est aussi monotone, aussi triste que l'extérieur. L'entrée principale donne accès dans un vaste vestibule voûté, au-dessus duquel se trouve la bibliothèque. Ce vestibule conduit à la *Cour des rois*, bordée sur trois côtés de corps de logis à cinq étages, et au fond de laquelle s'élève la façade de l'église, décorée des statues colossales en pierre, marbre et bronze doré de six rois de Juda : Josaphat, Ezéchias, David, Salomon, Josias et Manassès. Cette cour, qui a 62 mètres sur 36, est la partie par laquelle fut terminé l'Escurial. « Elle est dallée, humide et froide, dit encore M. Th. Gautier; l'herbe verdit les angles; rien qu'en y mettant le pied, l'ennui vous tombe sur les épaules comme une chape de plomb, votre cœur se resserre; il vous semble que tout est fini et que toute joie est morte pour vous. A vingt pas de la porte de l'église, vous sentez je ne sais quelle odeur glaciale et fade d'eau bénite et de caveau sépulcral, que vous apporte un courant d'air chargé de pleurésies et de catarrhes. Quoiqu'il fasse au dehors trente degrés de chaleur, votre moelle se fige dans vos os; il vous semble que jamais la chaleur de la vie ne pourra réchauffer dans vos veines votre sang, devenu plus froid que du sang de vipère. Ces murs, impénétrables comme la tombe, ne peuvent laisser filtrer l'air des vivants à travers leurs épaisses parois. »

La porte principale de l'église s'ouvre sur un vestibule d'où l'on pénètre dans le *bajo-coro* (bas-chœur), espace carré, autrefois destiné au public, et au-dessus duquel règne, en forme de tribune, le chœur destiné aux moines. La voûte de cette petite nef est à peu près plane; elle est construite fort habilement en larges pierres ne reposant que sur quelques piliers fort espacés. Une belle grille de bronze sépare le *bajo-coro* de l'église proprement dite. Celle-ci, bâtie en granit sur le plan d'une croix grecque, mesure 52 mètres dans chaque sens; elle est pavée en dalles de marbre blanches et grises, et est partagée en trois nefs par quatre énormes piliers carrés, de 8 mètres de côté, que relient de grands arcs et qui supportent la coupole. Les deux corniches où s'appuient le piédestal de la coupole et la coupole elle-même forment deux larges balcons avec balustrades en bronze; on y arrive par quatre escaliers pratiqués dans le massif des piliers. La coupole, en dôme plein-cintre, à 16 faces, se termine, à la clef, par une lanterne percée de huit croisées et terminée elle-même par une petite coupole que couronne une pyramide de 8 mètres de haut. A l'extérieur, cette pyramide porte une boule creuse en métal de cloche de 2 mètres de diamètre et du poids de près de 1,500 kilog., que surmonte une croix de fer haute de 4 mètres et demi, et dont le sommet est à 95 mètres au-dessus du sol de l'église. « Lorsque vous êtes sur le dôme, dit M. Th. Gautier, un immense horizon se déroule à vos pieds, et vous embrassez d'un seul coup d'œil la campagne montueuse qui vous sépare de Madrid. De l'autre côté se dressent les montagnes de Guadarrama. Vous voyez ainsi toute la dispositiou du monument; vous plongez dans les cours et dans les cloîtres, avec leurs rangs d'arcades superposées, leur fontaine ou leur pavillon central; les toits se présentent en dos d'âne, comme dans un plan à vol d'oiseau. »

Rentrons dans l'église. La voûte de la grande nef, peinte en quinze mois par un artiste génois, Luca Cambiaso, représente la *Gloire des Bienheureux* ou le *Paradis*. Autour de l'église sont disposés quarante-huit autels, ornés la plupart de beaux retables peints par Navarrette, les deux Zuccaro, Juan Gomez, Luca Cambiaso, Luis de Carabajal, Pellegrino Tibaldi, Cincinnato, Alonzo Sanchez et Velazquez. Devant chacun de ces autels, dans un petit tombeau de marbre, sont enfermées des reliques du saint auquel l'autel est dédié. Peu d'églises possèdent autant de richesses en ce genre. Une inscription, placée dans le chœur en 1754, constate que les reliques, grandes et petites, corps entiers, têtes entières, simples ossements, etc. forment un total de 7,422! Les voûtes des nefs sont ornées de huit fresques peintes par Luca Giordano, et dont les sujets sont tirés, pour la plupart, de la vie de la Vierge et de l'Ancien Testament.

Aux deux bras de la croix s'élèvent, à une hauteur de 25 mètres, deux orgues très-riches d'exécution.

Le sanctuaire ou chapelle majeure (*capilla mayor*) occupe l'extrémité de la nef centrale; il renferme le maître-autel et les oratoires et monuments royaux. Cette partie de l'édifice est décorée avec une richesse extraordinaire : la fresque de la voûte, représentant le *Couronnement de la Vierge*, est l'œuvre de Luca Cambiaso; l'autel, les degrés qui y conduisent et les revêtements des murs, sont formés de marbres précieux. Le retable est décoré de peintures exécutées par P. Tibaldi et par les Zuccaro, d'ornements dorés et de statues de bronze plus grandes que nature, dues à Leone Leoni et à son fils Pompeo. Des deux côtés du maître-autel, au-dessus des oratoires royaux, sont deux groupes de statues en bronze doré, agenouillées et plus grandes que nature; les statues placées du côté gauche sont celles de Charles-Quint, de sa femme Isabelle, mère de Philippe II, de sa fille doña Maria et de ses sœurs, les infantes Eléonore et Marie; les statues de droite sont celles de Philippe II, de ses trois femmes, Anne, Isabelle et Marie, et de son fils don Carlos. Ces groupes sont l'œuvre de Pompeo Leoni.

La sacristie, vaste salle voûtée, longue de 29 mètres et large de 8, s'ouvre au sud de l'église; une pièce intermédiaire, l'antisacristie, était autrefois ornée de tableaux de maîtres qui ont été transportés depuis au musée royal de Madrid. Les peintures de la voûte de la sacristie sont de Nicolas Granello et Fabrizio Castello. Tout un côté de cette pièce est occupé par un magnifique buffet construit en bois noir, et où sont renfermés les ornements sacrés, les calices, les croix, les reliquaires les plus précieux. Un autel, élevé en l'honneur d'une hostie miraculeuse (*Santa Forma*), envoyée d'Allemagne à Philippe II par l'empereur Rodolphe, occupe l'extrémité sud de la salle; il est construit en marbre et en jaspe, et décoré d'ornements en bronze doré et de bas-reliefs de marbre blanc. Un grand tableau de Claude Coello forme le retable; à certaines époques de l'année il descend, par des coulisses, au-dessous de l'autel, et laisse voir une très-riche chapelle intérieure où la sainte hostie est exposée dans un tabernacle en bronze doré.

Le chœur, qui fait face à la *capilla mayor*, est bordé sur trois de ses côtés par 124 stalles en bois précieux, disposées sur deux rangs, et dont l'ornementation est d'une grande sobriété. On montre, à l'extrémité gauche de la rangée du fond, la stalle où se plaçait le sombre Philippe II, « ce roi né pour être grand inquisiteur, » suivant le mot de M. Th. Gautier. Un énorme lutrin s'élève au milieu du chœur, au-dessous d'un riche lustre en cristal de roche; le vulgaire prétend que le pivot en acier de ce pupitre tourne dans une crapaudine de diamant; le pupitre est tout simplement soutenu par des galets de bronze roulant sur des bandes de métal. Les peintures du chœur sont de Luca Cambiaso et de Cincinnato. Derrière la stalle du prieur s'ouvre un étroit couloir conduisant à une petite chapelle, dont l'autel est orné d'un admirable christ de marbre blanc et noir sculpté par Benvenuto Cellini, et qui fut donné au roi par le grand-duc de Toscane.

Au-dessous de la *capilla mayor* est le *Panthéon*, caveau destiné aux sépultures des rois d'Espagne. On y descend par un magnifique escalier tout revêtu de marbres de couleurs variées. Le Panthéon est une pièce octogone de 10 à 12 mètres de diamètre, qui est d'une assez grande simplicité : l'entrée occupe un des côtés de l'octogone; sur le côté qui y fait face est un autel surmonté d'un crucifix en bronze; les six autres côtés offrent quatre rangs de niches superposées, renfermant chacune un cippe de forme antique, en marbre noir, supporté par des griffes de lion et rehaussé de moulures en bronze doré, avec un cartouche portant le nom de la personne royale dont ce cippe indique la dépouille. Les rois occupent le côté gauche; les reines qui ont laissé succession, le côté droit. On compte ainsi 26 tombes. Plusieurs cippes sont inoccupés. « Il fait dans ce caveau un froid pénétrant et mortel, dit M. Th. Gautier; les marbres polis miroitent et se glacent de reflets aux rayons tremblotants de la torche; on dirait qu'ils ruissellent d'eau et l'on pourrait se croire dans une grotte sous-marine. Le monstrueux édifice pèse sur vous de tout son poids; il vous entoure, il vous enlace et vous étouffe; vous vous sentez pris comme dans les tentacules d'un gigantesque polype de granit. Les morts que renferment les urnes sépulcrales paraissent plus morts que tous les autres, et l'on a peine à croire qu'ils puissent jamais venir à bout de ressusciter. Là, comme dans l'église, l'impression est sinistre et désespérée; il n'y a pas, à toutes ces voûtes mornes, un seul trou par où l'on puisse voir le ciel. » Le caveau des Infants et des reines sans succession forme une pièce séparée, qui s'ouvre à gauche du dernier palier de l'escalier conduisant au Panthéon : la décoration est en plus simple encore; on y compte 51 niches où sont placés les cercueils.

En sortant de l'église par l'antisacristie, on pénètre dans le cloître inférieur, dont les galeries voûtées en arcades plein-ceintre, peintes d'une mauvaise fresque, entourent une cour carrée ornée de parterres, de bassins et d'une fontaine monumentale. Au milieu de l'une des galeries se développe le grand escalier, beau morceau d'architecture, construit sur le plan de Castello, le Bergamasque, et décoré par Luca Giordano de fresques représentant la *Gloire de la Sainte Trinité*, la *Bataille*, le *Siége* et la *Reddition de Saint-Quentin*, et la *Fondation du monastère de l'Escurial*. Cet escalier est formé de trois rampes, l'une au centre, aboutissant à un vaste palier qui s'étend sur toute la largeur de la cage, les deux autres en retour, à droite et à gauche, aboutissant au cloître supérieur, qui est la répétition exacte de celui du rez-de-chaussée.

Le palais royal est une succession d'appartements sans caractère particulier, garnis de meubles de toutes les époques, et où l'on remarque quelques tableaux de maîtres et de fort belles tapisseries espagnoles et flamandes. Quelques pièces sont lambrissées de bois fins et offrent de véritables chefs-d'œuvre de marqueterie et d'ébénisterie. Une galerie de 50 mètres, dite la *Salle des batailles*, est ornée de peintures de Niccolo Granello, Fabrizio Castello, Luca Cambiaso et autres, représentant, entre autres sujets, la *Bataille de la Higueruela*, gagnée sur les Arabes par le roi don Juan, la *Bataille de Lépante*, la *Bataille de Saint-Quentin*, etc. L'appartement du fondateur du monastère n'est pas l'une des parties les moins curieuses de cet immense édifice. « C'est là, dit M. Germond de Lavigne, qu'habitait Philippe II; là qu'il mourut après une longue et douloureuse maladie. Une salle oblongue, carrelée, aux murs nus et blanchis à la chaux, sans meubles, éclairée par une fenêtre donnant sur les jardins...; c'était là que la haute noblesse espagnole, que les ambassadeurs des grandes puissances de l'Europe venaient attendre le bon plaisir de ce roi sombre et soucieux. Deux larges portes en chêne poli, à deux vantaux, ouvrent sur deux pièces carrées également nues, deux alcôves éclairées seulement par deux portes. Dans l'une était le lit du roi; dans l'autre, qui lui servait à la fois de cabinet de travail, d'oratoire et de tribune pour assister à l'office divin, on conserve une table en bois de chêne surmontée d'un casier, avec un pupitre et un large portefeuille ou sous-main, un fauteuil à bras et deux chaises en forme de X sur lesquelles le roi appuyait sa jambe gonflée par la goutte. C'est là tout l'appartement de celui qui construisit ce monument de granit et de marbre. Il ne s'en était réservé que ce coin sépulcral, et lorsque ses souffrances ne lui permettaient pas d'aller occuper dans le chœur sa stalle accoutumée, il ouvrait au fond de son alcôve un volet de bois, et, par une baie pratiquée dans le gros mur qui sépare ce retrait de la *capilla mayor*, à droite du maître-autel, il entendait les chants des moines et voyait le prêtre officiant. Si on a eu froid en parcourant cet immense entassement de pierres de l'église et du monastère, c'est un autre froid qui saisit l'âme lorsqu'on se trouve dans cette triste cellule, et l'impression qu'on y reçoit domine toutes les autres. »

Nous devons signaler encore dans les dépendances de l'Escurial : la bibliothèque, divisée en deux sections, celle des imprimés, qui occupe une vaste salle de 52 mètres de long, divisée en trois travées et décorée de fresques par Carducci et Pellegrini, et celle des manuscrits, située à l'étage supérieur, et qui est très-riche en documents hébreux, grecs, arabes, latins, espagnols; — le collége, établissement d'enseignement secondaire, fondé par la reine Isabelle, qui en avait donné la direction à son confesseur, le Père Claret; — le séminaire et le couvent, qui ne présentent rien de notable. Des jardins s'étendent à l'est et au sud du monastère, sur des terrains en pente soutenus par des murailles. On y rencontre plus d'architecture que de végétation, dit Th. Gautier : « Ce sont de grandes terrasses et des parterres de buis taillé qui représentent des dessins pareils à des ramages de vieux damas, avec quelques fontaines et quelques pièces d'eau verdâtre; un jardin ennuyeux et solennel, tout à fait digne du bâtiment morose qu'il accompagne. » Au delà de ces jardins, la vue s'étend sur un vaste panorama de montagnes et de landes solitaires.

L'ouvrage de Francisco de los Santos, publié à Madrid en 1657, sous le titre de : *Descripcion breve del monasterio de S. Lorenzo el Real del Escorial, unica maravilla del mundo*, contient d'intéressantes vues intérieures et extérieures de cet édifice, gravées par P. de Villafranca. Le musée de Madrid possède une *Vue de l'Escurial* peinte par J.-B. del Mazo; le musée de Dresde en a une qui est attribuée à Rubens; au Louvre, il y en a une que quelques connaisseurs ont cru être de la main même de Velasquez, mais que la dernière édition du catalogue a rangée parmi les ouvrages anonymes de l'école espagnole. Plusieurs artistes contemporains ont peint des vues de l'Escurial : M. Pedro Kuntz a exposé à Paris, au Salon de 1838, un tableau représentant l'*Intérieur du monastère;* M. Sebron a peint une *Vue de l'Escurial, au clair de lune* (Salon de 1847); M. Dauzats, l'*Intérieur de l'église de l'Escurial* (Salon de 1853), etc.

— Bibliogr. Liste d'ouvrages à consulter sur ce monastère et ses dépendances : *Memorias sobre la fundacion del Escorial y su fabrica*, par Fr. Juan de san Geronimo, dans la *Colecc. de docum. inedit. para la hist. de España* (t. VII); *El sumario y breve declaracion de los diseños y estampas de la fabrica de S. Lorenzo del Escorial*, par Juan de Herrera (Madrid, 1589, in-8°); *Compendio de las grandezas del Real monasterio de S. Lorenzo del Escorial, unica maravilla del mundo*, compuesto por Don Diego Hilan (Madrid, 1739; autre édit., 1817, in-8°); *Descripcion del Real monasterio del Escorial*, por el P. M. Fr. Andrès Jimenes (Madrid, 1764, in-fol.); *Descripcion del Escorial*, por D. Antonio Ponz, dans le *Viaje de España* (tom. II, 1787); *Descripcion artistica del Real monasterio del Escorial*, por el P. Fr. Damian Bermejo (Madrid, 1820, in-8°); *Descripcion del monasterio y palacio de S. Lorenzo*, por D. Fernando Alvarez (Madrid, 1843, in-8°); *Descripcion historica, artistica de los reales sitios de Aranjuez, San Ildefonso y del monasterio del Escorial* (Madrid, 1844, in-8°, pl.); *Historia del real monasterio de S. Lorenzo*, etc., por José Quevedo (Madrid, 1849, in-4°); *Breve descripcion de las cosas notables que encierra el magnifico monasterio de S. Lorenzo*, por D. Ant.-Maria Lopez y Ramajo (Salamanque, in-8°); *Historia descriptiva, artistica y pintoresca del real monasterio del Escorial*, por D. Ant. Rotondo (Madrid, 1855, gr. in-fol.); *Galerie royale de l'Escurial* ou *Collection de gravures d'après les tableaux originaux des principaux maîtres espagnols, italiens, etc., qui sont dans la galerie royale du palais de l'Escurial* (Madrid, in-fol.); on y trouve 12 vues de l'Escurial, par Jos. Gomez de Navia; *Catalogue des manuscrits grecs de la bibliothèque de l'Escurial*, par E. Miller (Paris, Impr. nation., 1848, in-4°); un *Mémoire sur la bibliothèque de l'Escurial*, lu à l'Académie de Belgique, et qui a été reproduit, en grande partie, dans l'*Athenæum français* (14 janvier 1854).

ESCUROLLES, bourg de France (Allier), ch.-lieu de cant., arrond. et à 20 kilom. N.-E. de Gannat, sur la rive gauche de l'Andelot; 1136 hab. Tuileries et poteries de Lourdy. Ruines d'un ancien couvent de génovéfains.

ESDRAS, en hébreu **Esra**, un des restaurateurs de la nationalité juive, docteur, sacrificateur et écrivain, vivait au Ve siècle avant Jésus-Christ. Il était petit-fils du grand-prêtre Saraïas, que Nabuchodonosor avait fait mettre à mort après la prise de Jérusalem. Lorsque Cyrus permit aux Hébreux captifs de revenir dans leur patrie, Esdras accompagna, croit-on, Zorobabel en Judée, puis retourna à Babylone, où il obtint d'Artaxerce Longue-Main la permission de ramener en Palestine les Juifs qui restaient encore dans ses Etats. De retour à Jérusalem en 467, avec 1,775 hommes et les vases sacrés du temple, il gouverna la Judée jusqu'à l'arrivée de Néhémie, nommé gouverneur quelque temps après par Artaxerce; il continua néanmoins à exercer une grande autorité, et travailla avec ardeur au rétablissement du culte et à la révision des Ecritures, qu'il lut et commenta publiquement. Il amena les Juifs à congédier leurs femmes idolâtres, à exécuter la Loi, et apprit aux lévites à célébrer la fête des Tabernacles. D'après Josèphe, Esdras mourut à Jérusalem; suivant d'autres écrivains, il termina sa vie pendant un voyage qu'il fit en Perse, à l'âge de 120 ans. On a sous son nom quatre livres, dont nous allons parler plus loin; en outre, quelques écrivains le regardent comme l'auteur des *Paralipomènes* et des deux derniers livres des *Rois*, qu'il a tout au moins revus et compilés. On croit qu'il a changé l'ancienne écriture hébraïque pour lui substituer le caractère hébreu moderne, qui est le même que le chaldéen; mais c'est à tort qu'on lui a attribué la massore et l'invention des points-voyelles, lesquels sont posté-

riours à l'établissement du christianisme. Les juifs et les musulmans professent une grande vénération pour la mémoire d'Esdras.

Esdras (LIVRES D'), que l'on désigne avec plus de raison sous ce titre : *Livres d'Esdras et de Néhémie*. Ils sont classés par les canons dans la section des hagiographes, contiennent l'histoire de la restauration du royaume du peuple juif après le retour de la captivité de Babylone. Ils ont été pour la première fois signalés au XVIIIe siècle par le célèbre orientaliste Grégory, qui en trouva une traduction arabe parmi les manuscrits de la bibliothèque Bodléienne, à Oxford. Ockley, professeur de langue arabe à l'université de Cambridge, les traduisit en anglais. Le texte arabe ne fut jamais imprimé; mais on trouve la version d'Ockley dans le quatorzième volume de l'ouvrage de Whiston : *Primitiva christianorum redivivus* (Londres, 1711). Il existe de ce livre une traduction éthiopienne, qui fut signalée par Ludolphe dans son *Lexicon æthiopico-latinum* (Francfort, 1699). Le docteur Laurence, qui a aussi traduit le livre apocryphe d'Hénoch (v. ce mot), s'est occupé de cette traduction éthiopienne, dont il publia le texte en 1820, à Oxford.

Le livre d'*Esdras*, quoique n'ayant pas été traduit par saint Jérôme, n'était point dédaigné des Pères de l'Eglise ni des écrivains ecclésiastiques. Saint Athanase, dans son livre *De la bonne mort*, semble en faire un cas particulier. Il appuie sur quelques citations de ce livre ses opinions sur l'état des âmes après la mort; ce qui n'empêcher point qu'il le rejeté comme apocryphe par saint Jérôme et condamné comme tel par le concile de Trente. L'Eglise d'Abyssinie le regarde comme canonique, et, jusqu'à l'époque du concile de Trente, il était reproduit dans les Bibles imprimées. Bruce a cité un ouvrage, qui appartient à l'Eglise d'Abyssinie et qui remonte au XVIIIe siècle, où l'on voit toute l'estime que cette Eglise faisait du livre d'*Esdras*. On a pensé que l'auteur de ce livre était un chrétien judaïsant ou montaniste. On n'est pas d'accord non plus sur l'époque de sa vie, que les uns placent avant J.-C., d'autres au second siècle de notre ère. Le traducteur Laurence pense que l'auteur, s'il n'était point de la religion hébraïque, était au moins Juif de naissance. Il s'appuie, pour soutenir cette opinion, sur ce que le livre d'*Esdras* contient des louanges pour la ville hébraïque, sur les fables rabbiniques dont il est plein, etc. Mais, à vrai dire, il n'y a qu'un passage, où se trouve le nom de Jésus, qui pourrait confirmer cette hypothèse, que l'auteur était chrétien; et encore est-on fort autorisé à voir dans ce passage une interpolation.

Le livre d'*Esdras* se divise en deux parties. La première partie (chap. I-VI) raconte qu'autorisés par Cyrus, roi de Perse, les Juifs, dans la première année de son règne, quittèrent la Babylone pour retourner à Jérusalem, sous la conduite du prince Zorobabel et du grand prêtre Josué. Cyrus leur avait restitué les vases sacrés dépouillés à Babylone, et permis de reconstruire le temple. Mais les Samaritains, que les Juifs avaient empêchés de prendre part à cette reconstruction, les accusèrent auprès du roi Assuérus (Cambyse selon certains commentateurs, mais plus probablement Xerxès) et de son successeur Artachasta (Artaxerce), et entravèrent ainsi l'œuvre commencée. On la reprit sous le règne de Darius, et, quatre ans après, le temple fut achevé et inauguré. La seconde partie (chap. VII-X) rapporte que, sous le règne d'Artaxerce Longue-Main, Esdras, prêtre et scribe, ramena en Palestine une nouvelle colonie de Juifs, et que ceux-ci, sous l'influence d'Esdras, répudièrent les femmes étrangères qu'ils avaient épousées.

Dans le livre de *Néhémie*, nous lisons que, dans la vingtième année du règne du roi des Perses Artaxerce Longue-Main, Néhémie, ayant appris la situation déplorable où se trouvaient ses coreligionnaires en Palestine, demanda et obtint du roi la permission de retourner dans sa patrie. Malgré les obstacles que les Samaritains voulurent lui susciter, il rétablit les murs de Jérusalem (chap. I, 1; VII, 5). Suit une liste des exilés qui étaient revenus sous Cyrus (VII, 6-33). Ensuite vient le récit de la fête des Tabernacles, célébrée sous Esdras et Néhémie (VII, 73; X, 40). Le chap. XI se rapporte à la population de Jérusalem, et le chap. XII contient le récit de la cérémonie qui suivit l'achèvement des murs de la ville. Le livre se termine (chap. XIII) par l'exposé des mesures que prit Néhémie pour assurer les revenus des prêtres et des lévites, pour séparer les Juifs des païens et les empêcher de s'unir à des femmes étrangères.

Esdras, patriarche d'Arménie, né à Farhadjnaguerd, dans la province d'Ararat, mort en 689. Il fut nommé patriarche en 628. L'empereur Héraclius, de retour de son expédition contre les Perses, séjourna en Arménie et associa Esdras à son projet de fusion entre l'Eglise arménienne et l'Eglise grecque. Un concile national fut, à cet effet, convoqué à Garin (629), et l'union projetée y fut proclamée. L'épiscopat et le clergé accueillirent assez mal ce résultat, et l'on a pensé que la violente opposition qu'Esdras rencontra depuis avait empoisonné le reste de ses jours et contribué à abréger sa vie.

Les historiens dissidents l'ont fort maltraité dans leurs écrits; les autres en ont fait un saint.

Esdras Ankeghatsi, écrivain arménien de la fin du VIe siècle, qui jouissait d'une grande réputation d'orateur. Après avoir été pendant quelque temps secrétaire de Vahan Mamikonian, généralissime des armées arméniennes, il alla fonder dans la province de Daron, sa patrie, une école de grammaire et de rhétorique. Il a écrit : *Traité de rhétorique et de grammaire*; *Eloge de saint Mesrob*; *Homélie sur saint Grégoire l'Illuminateur*; *Instruction nécessaire au lecteur*. Aucun de ses ouvrages n'a été imprimé.

Esdrelon ou **Jezraël**, village de la Palestine ancienne, dans la tribu d'Issachar. Il donnait son nom à une plaine fertile qui s'étendait de Bethsan au Carmel occidental, et qui était aussi appelée *Grand champ* et *Vallée de Jezraël*. « La plaine d'Esdrelon, dit M. Joanne, qui porte aujourd'hui le nom de *Merdj-Ibn'Amir*, est un vaste plateau triangulaire dont le sommet est au N.-O., à la gorge qui sépare le Carmel des monts de Galilée et débouche dans la plaine d'Acre. Du côté oriental, elle présente trois prolongements : l'un entre le petit Hermon et le Thabor, l'autre entre le petit Hermon et la montagne de Gelboé, le troisième entre Gelboé et Djénin. Tout cet immense espace est complétement désert, bien qu'envahi à certaines époques de l'année par des hordes de Bédouins de la Palestine transjordanienne. Le sol est gras et fertile, quoiqu'il n'y ait pas de rivière permanente. Le Kison, qui reçoit toutes les ravines de la plaine, est ordinairement à sec; en temps de pluie, il grossit en quelques heures et porte ses eaux à la baie d'Acre. Il existe, entre le Thabor et le petit Hermon, et entre celui-ci et le mont Gelboé, une ligne de partage au delà de laquelle toutes les eaux se portent dans la vallée du Jourdain. La plaine d'Esdrelon, couverte de hautes herbes en hiver et au printemps, n'est plus, à la fin de l'été, qu'un terrain aride et crevassé. Elle est cependant remarquable par la grandeur de ses lignes et la noblesse de ses horizons. Elle nourrit des gazelles et du gibier de toute espèce. »

C'est dans la partie méridionale de cette plaine, au pied du petit Hermon, près du village ruiné d'*El-A'fouleh*, qu'eut lieu, le 10 avril 1799, le brillant fait d'armes connu sous le nom de bataille du mont Thabor, ou les Turcs furent battus par les Français.

Ésécheline s. f. (é-zé-ki-é-li-ne — d'*Ezéchiel*, n. pr.). Infus. Genre d'infusoires, formé aux dépens des vorticelles : *Les* ESSCHELINES *ont le corps allongé*. (E. Dupont.)

Eschius (saint), d'une famille patricienne de Vienne, élu archevêque de Vienne vers 475, mort en 490, le 12 novembre, jour auquel on célèbre sa fête. Avant d'entrer dans les ordres, saint Eschius avait été marié ; il fut le père de deux illustres prélats : saint Apollinaire et saint Avit.

Eseille s. f. (e-zè-ille; *ll* mll. — du préf. *es*, et de *ati*). Vitic. Chacun des bourgeons qui naissent d'un sarment de vigne taillé à deux yeux.

E sempre bene (*Toujours bien*), Locution familière aux Italiens, qui répond tout à fait à l'axiome des optimistes, si spirituellement tourné en ridicule par Voltaire : *Tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles*. Cette locution est souvent employée par les écrivains. En voici quelques exemples :

« Ainsi, votre femme parle-t-elle d'économie, ses discours équivaudront aux variations de la cote bursale. Vous pourrez dévaner tous les progrès de l'amant par les fluctuations financières, et vous aurez tout concilié ; *e sempre bene*. »

BALZAC.

« On peut être sensualiste avec les bons pères, sceptique avec l'évêque d'Avranches, spiritualiste avec Bossuet, mystique avec Liguori, sans cesser pour cela d'être catholique. Il est avec le Ciel des accommodements. Soyez démocrate avec la Ligue, adorez le roi absolu sous Louis XIV, vous avez raison aujourd'hui comme vous aviez raison hier ; *e sempre bene*. »

LAMENNAIS.

Esenbeckie s. f. (é-zain-bé-ki — de *Esenbeck*, savant allemand). Bot. Genre d'arbres et d'arbrisseaux, de la famille des diosmées, tribu des pilocarpées, renfermant plusieurs espèces, qui croissent dans l'Amérique tropicale. || Syn. de GAROVAGLIE, genre de mousses.

Esenbeckine s. f. (é-zain-bé-ki-ne — rad. *esenbeckie*). Chim. Alcali extrait d'une espèce d'esenbeckie.

Esens, ville de Prusse, province de Hanovre, dans l'arrondissement et à 20 kilom. N.-E. d'Aurich (Frise-Orientale), près de la côte de la mer du Nord et sur un canal navigable pour de petits bâtiments ; 2,297 hab. Industrie linière ; brasseries, distilleries d'eau-de-vie.

Esera, petite rivière d'Espagne, province de Huesca. Elle prend sa source au pied de la Maladetta, la plus haute montagne des Pyrénées, reçoit différents torrents, coule du N. au S., baigne Campo, Aquilar, reçoit l'Isuerna et se jette dans la Cinça, après un cours de 120 kilom.

Ésère s. f. (é-zè-re). Bot. Syn. de DROSÉRE. || On dit aussi ÉSÉRE et FÈVE DE CALABAR.

Ésérine s. f. (é-zé-ri-ne — rad. *ésère*). Matière cristallisable, capable de neutraliser les acides, existant dans la fève de Calabar, semence du *physostigma venenosum*, qui est appelée dans la langue indigène *ésére* : *L'ESÉRINE produit en apparence des effets opposés à ceux de la strychnine; mais, loin d'en être le contre-poison, elle a aussi une action toxique qui est avec celle de la précédente dans le rapport de 5 à 3.* (Vée et Leven.)

— Encycl. *L'ésérine* produit sur la pupille et sur l'économie animale les mêmes effets que les extraits de la fève de Calabar, et on l'oppose à l'atropine pour combattre la mydriase provenant de cette dernière. Cet alcaloïde n'est pas, comme on l'a cru, un contre-poison de la strychnine, malgré l'opposition apparente que l'on observe entre les effets de ces deux bases.

On peut administrer l'*ésérine* à l'intérieur dans tous les cas où la fève de Calabar est indiquée, mais on ne devra le faire qu'avec une extrême circonspection, à cause de ses propriétés vénéneuses, qui sont comparables à celles que possede la strychnine.

Esesfelth, ville du Holstein. V. ITZEHOE.

Ésexuel, elle adj. (é-sè-ksu-èl, è-le — du préf. *é*, et de *sexuel*). Hist. nat. Qui n'a pas de sexe.

Espoiré, ée adj. (è-spoi-ré — du préf. *es*, et de *foire*). Délayé, lâche, sans vigueur : *Le périgordin est un langage brodé, traisnant*, ESPOIRÉ. (Montaigne.)

Esgalivé, ée (è-sga-li-vé) part. passé du v. Esgaliver : *Soie* ESGALIVÉE.

Esgaliver v. a. ou tr. (è-sga-li-vé — du préf. *es*, et du lat. *aqua*, eau). Techn. Tordre légèrement et à plusieurs reprises la soie teinte.

Esger (Jean), théologien et hébraïsant néerlandais, né à Amsterdam en 1696, mort en 1755. Après avoir été prédicateur à Ost, à Naarden, à Middelbourg et à Amsterdam, il fut appelé à professer la théologie, puis les antiquités hébraïques à l'université de Leyde. On a de lui : *Mosis Maimonidis constitutio de sicliis, cum versibus et notis* (Leyde, 1727, in-4°) ; *Oratio de supremo Ecclesiæ doctore et ab eo edoctorum felicissimo statu* (Leyde, 1740, in-4°) ; *Disputatio de regimine Ecclesiæ non monarchico* (Leyde, 1741, in-4°), etc.

Esgrigny (Louis DE JOUENNE, abbé D'), homme politique français, né à Marvejols, près de Nîmes, vers 1750, mort en 1815. Il avait débuté de la façon la plus brillante dans la carrière ecclésiastique, lorsque la Révolution éclata. Zélé royaliste, il s'offrit, en 1791, pour être un des otages de la famille royale, et émigra bientôt après en Hollande, puis en Angleterre. Il fit partie de la ridicule expédition de Quiberon, échappa à la mort comme par miracle, et réussit ensuite à débarquer et à joindre Charette. Tombé entre les mains des républicains, il parvint à s'évader. Après la déconfiture des Vendéens, il passa quelques mois à Angers, dans la maison de Mme de La Rochejaquelein, sœur de Lescellières-Lepeaux. Il se rendit ensuite à Paris, sur l'ordre du comte de Provence, et y prit la haute main dans les menées royalistes. Cette vie pleine de périls dura jusqu'en 1802, époque où, désespérant de la cause royale, il se retira dans son pays. Il y fut assassiné, en 1815, par quelques-uns de ses compatriotes. Les habitants de son village le regrettèrent à tel point que, sachant qu'il était dans les champs étendu presque sans vie, ils empêchèrent durant vingt-quatre heures que personne lui portât aucun secours.

Esgueira, ville de Portugal, province du Haut-Beira, à 7 kilom. N.-E. d'Aveiro, près de la baie de même nom ; 3,300 hab. Couvent de bénédictines le plus ancien du royaume.

Esguillade s. f. (è-sghi-lla-de, *ll* mll. — rad. *aiguille*, qui s'écrivait *esguille*). Anc. agric. Aiguillon dont on se sert pour exciter les bœufs.

Esher, bourg d'Angleterre, comté de Surrey, à 24 kilom. S.-O. de Londres, par la chemin de fer du S.-O. (*south western railway*), dont c'est une station ; 1,600 hab. C'est dans ce bourg que se trouve le château royal de Claremont, construit par lord Clive et acheté par la princesse Charlotte et son époux, le prince Léopold, le feu roi des Belges. Tous deux y résident jusqu'à la mort de la princesse. Louis-Philippe vint l'habiter en 1848, après avoir été renversé du trône. On remarque encore le château d'Esher-Place, jadis la résidence du cardinal Wolsey.

Ésherbé, ée (é-zèr-bé) part. passé du v. Esherber : *Champ* ESHERBÉ.

Ésherber v. a. ou tr. (é-zèr-bé — du préf. *es*, et de *herbe*). Agric. Débarrasser des mauvaises herbes ou des herbes en général : ESHERBER *un carré de laitues, une planche de semis.* ESHERBER *le pavé d'une cour. Les ménétriers balayaient*, ESHERBAIENT, *pietinaient la place où l'on devait danser.* (Alex. Dum.)

Éshérboir s. m. (é-zer-boir — rad. *écherber*). Techn. Tenaille à deux mors plats et larges.

É-SI-MI s. m. (é-si-mi — de *é*, ancien nom du *mi* ; *si*, dominante du ton de *mi* ; *mi*, ton que du même ton). Anc. mus. Ton de mi : *Chanter en* ESI-MI. *Morceau en* É-SI-MI.

Esino, petite rivière d'Italie, qui descend du versant oriental de l'Apennin, coule d'abord du S. au N., passe de la province de Macerata dans celle d'Ancône, baigne Matelica, Jesi, en se dirigeant de l'E. à l'O., et se jette dans l'Adriatique, entre Sinigaglia et Ancône, après un cours de 52 kilom.

Esjarreter v. a. ou tr. (é-sja-re-té — du préf. *es*, et de *jarret*). Couper les jarrets à : ESJARRETER *un cheval.*

Esjouissance s. f. (è-sjou-i-san-se — du préf. *es*, et de *jouissance*). Réjouissance. || Satisfaction : *La plus expresse marque de la sagesse, c'est une* ESJOUISSANCE *constante.* (Montaigne.) || Vieux mot. On a dit aussi ESJOUISSEMENT.

Esk, petite rivière d'Ecosse, comté de Forfar ; prend sa source dans les monts Grampians, coule de l'O. à l'E. et se jette dans la mer du Nord, à 6 kilom. N. de Montrose, après un cours de 48 kilom.

Esk (South-), petite rivière d'Ecosse, comté de Forfar ; prend sa source au versant oriental des Grampians, à quelques kilom. au-dessous de la source de l'Esk, se dirige d'abord au S., puis, tournant à l'E., baigne Brechin et se jette dans la mer du Nord, à Montrose, après un cours de 52 kilom.

Eski-Djouma, ville de la Turquie d'Europe, eyalet de Silistrie, sandjak de Routschouk ; 6,500 hab. C'est une des villes les plus commerçantes de la Turquie d'Europe, et il s'y tient, à différentes époques de l'année, de grandes foires auxquelles se rendent la plupart des négociants de la Bulgarie.

Eski-Hissar, ville de la Turquie d'Asie, dans l'Anatolie, sandjak de Mentechéh, à 170 kilom. S.-E. de Smyrne. Cette ville, batie sur des collines boisées, est entourée de montagnes. Culture du tabac dans les environs ; ruines d'un théâtre et autres antiquités. Eski-Hissar occupe l'emplacement de l'antique Stratonicée, fondée par une colonie de Macédoniens.

Eski-Kara-Hissar, village de la Turquie d'Asie, dans l'Anatolie, sur la route d'Afioun-Kara-Hissar à Konieh, à 60 kilom. E. de la première de ces deux villes, sur le penchant d'une colline volcanique. « Ce village, qui domine une vallée étroite où coule une rivière assez considérable, dit M. Joanne, occupe la position de l'ancienne ville de Synnada, fondée par Acomas, qui, après la guerre de Troie, vint s'établir en Phrygie. Elle fut célèbre dans l'antiquité par ses carrières de marbre. Les environs du village sont semés de débris de toutes sortes, de morceaux de sculpture ébauchés et de blocs inscrits. Au-dessus et au delà de la ville, Eski-Kara-Hissar, sur le flanc opposé de la vallée, apparaissent les anciennes carrières. Leurs masses blanches et brillantes, entourées de hautes noires, semblent un îlot de marbre au milieu de volcans. »

Eski-Krim, bourg de la Russie, gouvernement de la Taurida, cercle de Kaffa, à 26 kilom. S.-E. de Feodosia ; 1,500 hab. Commerce actif en tabac et en bois de reglisse. Ce bourg, qui existe depuis le VIe siècle, était, au XIIIe siècle, sous le nom de Solgat, une des plus grandes villes de la presqu'île de Crimée.

Eskil ou Eschil, prélat danois, mort à Clairvaux en 1181. Il fut sacré évêque de Roschild en 1134, puis nommé archevêque de Lund en 1138. Aussitôt après, il entra en guerre avec Eric Ermund, qui l'empêcha de prendre possession de son siège. Sous le successeur d'Eric, le bouillant prélat ne déposa pas les armes, bien qu'il n'eût qu'à se féliciter de la condescendance du roi Svend Grathe. Il ne fallut rien moins que la rigide sévérité du roi Waldemar le Grand pour le rédnire à la paix. Se trouvant plus à bataille, Eskil, qui était d'ailleurs un pieux évêque, plein d'amitié et de vénération pour saint Bernard, se retira dans l'abbaye de Clairvaux, où il finit par avoir des visions. Eskil avait écrit le *Droit ecclésiastique de Scanie*, ouvrage qui a été publié à Copenhague en 1781.

Eskilstuna, ville de Suède, lan ou province et à 75 kilom. N.-O. de Nykoping, sur la rivière Torshalla, qui fait communiquer les eaux du lac Hjelmar au lac Malar ; 2,700 hab. C'est une des villes les plus importantes de la Suède au point de vue métallurgique : forges et raffineries de l'Etat ; fabriques d'armes et de quincaillerie ; fabriques d'aciers damasquinés ; teintureries et tanneries.

Eskimaux. V. Esquimaux.

Eski-Sagra, ville de la Turquie d'Europe, eyalet et à 110 kilom. N.-O. d'Andrinople, sur le versant méridional du Balkan ; 20,000 hab. Manufactures de tapis et d'étoffes communes ; tanneries. Nombreuses mosquées ; bains d'eau thermale très-fréquentés ; environs bien cultivés et agréables par la diversité de leurs productions.

Eski-Scheher, ville de la Turquie d'Asie, dans l'Anatolie, à 39 kilom. N.-E. de Koutahièh et à 206 kilom. S.-E. de Constantinople ; 3,900 hab. Eski-Scheher, l'antique Dorylée, est située dans une large vallée arrosée par le Thymbrès. « La plaine de Dorylée, dit M. Joanne, mentionnée dans la guerre du Péloponnèse contre Antigone, et dans un plaidoyer de Cicéron, a souvent, sous le Bas-Empire, servi de place d'armes pour les armées byzantines. » Godefroi de Bouillon y remporta une victoire sur les troupes de Soliman, sultan seldjoucide. Cette localité est renommée, depuis les temps anciens, pour les eaux thermales qu'elle possède.

Eski-Seraï, le vieux sérail à Constantinople. Situé à l'O. du nouveau sérail, sur l'emplacement du *Palatium in Tauro*, il est entouré d'un mur élevé qui a trois portes principales et plusieurs autres sorties, et dont la circonférence est d'environ 1,700 pas. Il servait autrefois de séjour aux sultanes répudiées et aux filles non mariées du sultan. Mahmoud II y établit les bureaux du ministère de la guerre, et, depuis lors, le sérasckier y a toujours habité.

Eski-Stamboul, ancienne *Alexandria Troas*, ville de la Turquie d'Asie (Anatolie), à 8 kilom. S.-E. de l'île de Ténédos, sur le penchant d'une montagne dont le pied est baigné par les eaux de l'Archipel. Elle eut de l'importance sous les Romains. Quelques maisons éparses s'élèvent aujourd'hui sur l'emplacement de l'ancienne cité, qui fut fondée par Alexandre et dont la construction fut continuée par Antigone. Les ruines d'Alexandria Troas occupent une étendue de plusieurs kilomètres, et se voyaient autrefois à l'attention des touristes les débris des anciens thermes, les restes d'un temple dorique et les soubassements d'un autre, les ruines d'un aqueduc qui s'étendait à plusieurs kilomètres dans la direction de l'Hellespont, des fûts et des chapiteaux de colonnes, des vestiges d'arcades et de constructions voûtées, etc.

Eskuche (Balthasar-Louis), théologien et helléniste allemand, né à Cassel en 1710, mort à Rinteln en 1755. Il fut pasteur et professeur de grec dans cette dernière ville. On a de lui : deux *Dissertationes sur le mariage* (Rinteln, 1730, in-4°) ; *De Festo Judæorum Purim* (Marbourg, 1734, in-4°) ; *Disputatio de festo ut vulgo dicitur Judæorum* ἐγκαινίων (Rinteln, 1738, in-4°) ; *L'Ecriture sainte expliquée par des descriptions de voyage en Orient* (Rinteln, 1755, 2 vol. in-8°) ; *Observationes philologicæ critica in Nonum Testamentum* (Rinteln, 1748-1754, in-4°) ; *Dissertationes III de vera Græcorum pronuntiatione, de auctoritate notularum vetustiora Græcorum scripta distinguentium et de latinorum in græcis parcenda* (Rinteln, 1750, in-8°). Pour les autres ouvrages d'Eskuche, voir le *Dictionnaire* de Meusel.

Esla, rivière d'Espagne, descend du versant méridional des monts des Asturies, se dirige du N.-E. au S.-O., baigne Valderas, Don Juan, passe de la province de Léon dans celle de Zamora, où elle reçoit la Céa, et se jette dans le Douro, après un cours de 200 kilom.

Eslava (don Michel-Hilarion), maître de chapelle de la reine d'Espagne Isabelle II, né à Bentada (Navarre) en 1807. Il obtint au concours, en 1828, la place de maître de chapelle de la cathédrale d'Ossuna, et passa de là, en 1832, à Séville, avec le titre de maître de chapelle de l'église métropolitaine, fonctions qu'il dut abandonner plus tard, à la suite des mouvements politiques de l'Espagne, pour chercher fortune dans la composition dramatique. En 1841, il fit représenter au théâtre italien de Cadix deux opéras : le *Solitaire*, la *Trêve de Ptolémaïs* et *Pierre le Cruel*, qui furent accueillis avec une grande faveur, non-seulement à Cadix, mais encore à la cour et dans toute l'Espagne. En 1844, M. Eslava reçut le titre de maître de la chapelle royale de Madrid, la décoration facile ; mais il sacrifia souvent à son goût offrené pour les plaisirs sa considération personnelle et même ses devoirs. « Aucun écrivain, dit Michaud, n'eut plus d'ennemis ; mais aucun de ses ennemis n'a contesté son talent. » Parmi ses autres écrits, nous citerons : *Fernand Cortez*, opéra en 3 actes, musique de Spontini (Paris, 1809) ; *Recueil de poésies extraites des ouvrages d'Helena Maria Williams*, trad. de l'anglais (1808, in-8°) ; des pièces de vers de circonstance, imprimées pour la plupart dans la *Couronne poétique de Napoléon* (Paris, 1807) ; des articles dans la *Biographie universelle*, etc.

Eslever v. a. ou tr. (è-sle-vé). Ancienne orthographe du mot ELEVER. || S'signifie Soulager et atténuer : *Chacun pèse sur le péché de son compaignon et* ESLÈVE *le sien.* (Montaigne.)

Eslingue s. f. (è-slain-ghe). Anc. art milit. Grande fronde. || Grande arbalète.

Eslingueur s. m. (è-slain-gheur — rad. *eslingue*). Anc. art milit. Soldat qui se servait de l'eslingue.

Esma-allah, un des noms turcs de Dieu, qui en a encore, dans la même langue, quatre-vingt-dix-neuf autres, indiquant toutes les qualités et les perfections que l'homme doit essayer de développer en lui-même. C'est pour ce motif que les *teshichs* ou rosaires des Turcs se composent de cent grains.

Esmangard (Charles), publiciste français, mort à Paris en 1837. Il devint conseiller d'Etat et publia, entre autres ouvrages : *De la marine française* (Paris, 1800, in-8°) ; *Des colonies françaises et en particulier de Saint-Domingue* (Paris, 1802) ; *La vérité sur les affaires d'Haïti* (Paris, 1833) ; *Nouvel axis aux colons de Saint-Domingue sur le payement de l'indemnité* (Paris, 1836, in-8°).

Esmarch (Jean), minéralogiste danois, né à Houlberg, dans le Jutland, en 1763, mort à Christiania vers 1835. Elève de l'école royale de Kongsberg, en Norvége, il fit une excursion minéralogique en Saxe, en Bohême, en Hongrie et en Transylvanie, par ordre du gouvernement saxon (1791-1797), fut nommé, l'emplacement du *Palatium in Tauro*, il est successivement professeur suppléant de minéralogie et de physique (1802), inspecteur de l'école des mines de Kongsberg et professeur de minéralogie à l'université de Christiania (1814). Nous citerons parmi ses ouvrages : *Quelques mots au sujet du brisement des rayons lumineux* (Copenhague, 1788) ; *Courte description d'un voyage minéralogique en Hongrie et dans le Banat* (1798) ; *Géognostique des mines montagneuses de Kongsberg* (1800) ; le *Livre du teinturier*, trad. de l'allemand de Schrader (1836), etc.

Esmarchie s. f. (è-smar-chi). Bot. Syn. de CERASISTE, genre de caryophyllées.

Esmenard (Joseph-Alphonse), publiciste et poète français, membre de l'Institut, né à Pélissane (Bouches-du-Rhône) en 1769, mort en 1811. Il eut une jeunesse très-orageuse. Après avoir parcouru l'Europe et l'Amérique, il se fixa à Paris au commencement de la Révolution, écrivit dans les journaux de la cour, et crut prudent de reprendre le cours de ses voyages après le 10 août 1792. Il visita l'Angleterre, la Hollande, l'Allemagne, la Turquie, l'Italie, s'aboucha avec Louis XVIII en passant à Venise, rentra, en 1797, en France, où il prit part à la rédaction du journal royaliste la *Quotidienne*, subit une détention de quelques mois après le 18 fructidor, puis fut exilé. En 1799, il revint à Paris et travailla au *Mercure de France* avec La Harpe et Fontanes. Le consulat établi, Esmenard, voyant la cause des Bourbons perdue, prodigua à Bonaparte l'encens de ses vers et de sa prose. De 1802 à 1804, il remplit les fonctions de secrétaire du général Leclerc à Saint-Domingue, et de consul de France à La Martinique et à l'île Sainte-Thomas. Des poésies et des ouvrages dramatiques en l'honneur de Napoléon lui valurent les places lucratives de censeur des théâtres et du *Journal de l'Empire*, de chef de division au ministère de la police, et son entrée à l'Institut (1810). Parmi ses œuvres bonapartistes, nous devons citer son opéra de *Trajan* (1808), apothéose des vertus du tyran. Pour les autres ouvrages d'Esmenard, qui était très-versé dans la connaissance des langues du Midi, entra dans le journalisme, travailla activement à la *Gazette de France*, à la *Quotidienne*, au *Journal des Débats*, au *Mercure*, et donna la traduction des quatre premiers volumes des curieux *Mémoires* du prince de la Paix, avec qui il était lié. C'était un homme instruit, doué d'un esprit original, et un fort aimable causeur.

Esmeralda (LA), personnage de *Notre-Dame de Paris*, roman de Victor Hugo, type de la bohémienne, ravissante de beauté, de fraîcheur, de grâce sauvage, courant les rues et les places publiques avec sa chèvre, qui n'est pas restée moins populaire que musicienne une femme de talent, pour librettiste V. Hugo, et pour sujet *Notre-Dame de Paris*. La fatalité s'attache aux acteurs. Mlle Falcon y perdit sa voix ; M. Nourrit alla se tuer en Italie. Un navire appelé *Esmeralda*, faisant la traversée d'Angleterre en Irlande, se perdit corps et biens. Le duc d'Orléans avait nommé *Esmeralda* une jument de grand prix ; dans une course au clocher, elle se rencontra avec un cheval au galop et eut la tête fracassée... »

Mais ce qu'oublie de raconter notre auteur, c'est que, à une représentation de *Esmeralda*, V. Hugo rencontra M. de Saint-Priest, pair de France, et apprit de lui la condamnation à mort de Barbès. On sait que V. Hugo monta aussitôt chez le régisseur du théâtre, et de là écrivit cette supplique au roi Louis-Philippe :

Par votre ange envolée ainsi qu'une colombe!
Par ce royal enfant, doux et frêle roseau!
Grâce encore une fois! grâce au nom de la tombe!
Grâce au nom du berceau!

Vers déchirants, mouillés de larmes, cri du cœur qu'entendit le roi et qui sauva la tête du fier républicain.

Certes, il y a là de quoi consoler de la chute d'un opéra.

Esmeralda, tableau d'Antoine Wiertz. Esmeralda vient de danser devant les badauds de Paris. Elle se repose sur la marche d'un monument ; une draperie verte flotte derrière elle. Sa tête est appuyée sur sa main droite. Elle est absorbée par des rêves d'amour. Le nom de Phœbus, qu'elle vient d'arranger sur ses genoux à l'aide de lettres en bois, témoigne assez que toutes ses pensées sont, en ce moment, livrées au beau cavalier. Sa chevre Djali est près d'elle ; à ses pieds se trouve son tambour de basque. Au fond, on aperçoit une partie du vieux Paris et les tours de Notre-Dame, qui se dessinent comme deux fantômes noirs sur l'horizon. Cette peinture est une des plus attrayantes parmi celles qu'a produites le célèbre artiste belge. Le dessin est d'une rare correction, et la couleur a cette richesse, cette vigueur, qui ont valu à Wiertz d'être surnommé par ses compatriotes le Rubens contemporain.

Esmeralda faisant la cour Quasimodo (LA), groupe en marbre, par Duseigneur ; Salon de 1833. Le nain est attaché au pilori. La bohémienne, son tambour de basque au côté, monte hardiment les degrés de l'échafaud, le vent fait voler sa robe et son écharpe. Quasimodo la regarde douloureusement, avec un air à la fois surpris et reconnaissant. Djali, la petite chèvre aux cornes dorées, joue et gambade à côté de sa maîtresse.

Ce groupe, exécuté dans le plus pur sentiment romantique, a été ainsi apprécié par M. Théophile Gautier : « Les drapeaux sont traités avec une légèreté surprenante ; la tête et les mains de la Esmeralda sont fines et gracieuses ; ce sont vraiment la tête et les mains de la Esmeralda, de cette charmante sœur de la Mignon de Gœthe. Peut-être aurions-nous souhaité, dans le Quasimodo, plus de laideur impossible. Quasimodo est un cyclope du moyen âge ; comme Polyphème, il est amoureux de Galatée. C'est la personnification du laid moderne ; c'est le Thersite de cette *Iliade*. Dans le groupe, il n'est guère que contrefait. La chèvre manque d'étude, elle est un peu lourde. Nous avons entendu quelques personnes blâmer l'or dont sont couverts les bracelets, les colliers et les autres ornements des figures, ainsi que les couleurs des lettres de l'arrêt cloué au pilori, comme blessant la majesté de la sculpture et s'éloignant de la dignité antique. Nous ne saurions être de leur avis ; toutes les statues antiques avaient des cercles d'or ou d'argent ; les cheveux et la barbe de quelques-unes étaient de ce métal. » A ce jugement d'un critique bienveillant on peut opposer celui de Gustave Planche, qui est d'une sévérité excessive : « La *Esmeralda* de M. Duseigneur nous ramène aux figures sculptées en chêne et en pierre du XIIIe siècle, et aux plus imparfaites. Mais ce qui se tolère et s'accepte dans les ornements d'une ogive ou d'un chapiteau n'est pas bon à montrer dans un musée ; une taille de guêpe, des pieds microscopiques et la tête d'un monstre contrastant avec cette idéalité impossible ne font pas un groupe. »

Esméralda, établissement de missionnaires, dans l'Amérique du Sud, Etat de Vénézuéla, sur la rive gauche de l'Orénoco, à environ 16 kilom. S. de la célèbre montagne environ 16 kilom. S. de la célèbre montagne Duida, par 3° 10′ de lat. N. et par 68° 23′ de long. O. Cette ville doit son nom, qui signifie *Emeraude*, à l'erreur des premiers Européens